

## Le récit des origines

Lorraine Camerlain

---

Number 58, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27352ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Camerlain, L. (1991). Le récit des origines. *Jeu*, (58), 119–125.

# le récit des origines

## écrire : pour être et rester du bon côté des choses

La toute première didascalie de *la Maison suspendue* me semble capitale, et je suis tentée, après lecture de la pièce, de mettre en évidence quatre passages de cette indication : «Le décor représente la maison en bois rond de Duhamel, en un très beau début de soirée de juillet. Une étrange et puissante énergie se dégage de cette maison, comme si toute l'histoire du monde s'y était déroulée.» (p. 11)

Cette indication scénique a pour fonction de situer le décor par rapport à une action à venir, mais elle a par ailleurs une valeur intrinsèque : elle confère à la maison ancestrale un caractère quasi cosmogonique en lien, me semble-t-il, avec le phénomène de la création et de l'écriture que cherche à cerner Michel Tremblay depuis *le Vrai Monde?*, texte dans lequel il a interrogé le rapport entre la «fiction» de l'écriture (théâtrale) et la «vérité» de son inspiration. Le rapport avec le passé, cette fois, se situe dans un retour concret de l'écrivain aux sources, à la maison qui contient, comme l'œuvre de Tremblay la comprendra, «toute l'histoire du monde», de «son» monde.

«Le monde de Michel Tremblay», c'est la généalogie de ses personnages, tous en filiation, ou presque, en même temps que l'univers de sa création, qui a principalement deux occurrences : le roman et le théâtre. Et cette pièce puise aux deux pôles de ce monde. Elle convoque en effet trois générations de personnages romanesques ou dramatiques — ou les deux —, déjà connus du public de Tremblay<sup>1</sup>. Au fil des ans, lecteurs et spectateurs ont en effet pu considérer de plus en plus comme des leurs les membres de la grande famille de la rue Fabre, qui dévoilent ici de façon explicite leurs origines paysannes.

*La maison de Duhamel* — car il n'en existe qu'une à l'origine du monde de Tremblay — existe autant sinon plus dans la fiction du souvenir que dans la réalité. Jean-Marc et Mathieu y viennent en ce beau début de soirée de juillet, parce que le premier a ressenti le besoin profond et pressant de se ressourcer à sa propre histoire. Son amant, plus jeune, a été privé de ce genre de filiation et, nous l'apprendrons bien vite, il s'en trouve désarmé devant son propre fils, incapable, par défaut, de lui fournir la famille que lui même n'a pas eue.

La première réplique de Jean-Marc balise bien le «souvenir» qui redevient réalité :

Ça a pas changé. Enfin, presque pas. Y'a juste les fils électriques pis l'antenne de télévision que j'ai vue en arrière... [...] J'avais peur d'la retrouver complètement transformée. [...] Tout était pareil... Les couleurs, les sons, les odeurs, évidemment... Les arbres étaient plus gros mais c'étaient les mêmes arbres... (p. 11)

1. Il s'agit d'ailleurs d'un des défauts de cette pièce : on ne peut en tirer vraiment plaisir que si l'on connaît ces personnages; l'album de famille a certes une valeur historique, mais il renferme toujours beaucoup plus pour qui a connu, réellement ou par oui-dire, l'oncle Ernest, la tante Euphrosine et le cousin machin...



Le temps réel a laissé sa trace : l'électricité, la télévision; mais le souvenir, lui, a préservé les «anciennes odeurs», *évidemment*, et il a surtout, comme dans un rêve, empêché les arbres de grandir... Les mêmes arbres étaient plus gros, quarante ans auparavant?... Pour les voir tels, il faut retrouver ses yeux d'enfant. Jean-Marc traverse le miroir d'Alice et retrouve son enfance. Cette pièce-bilan installe, dès l'amorce du dialogue, les deux pôles qui caractérisent l'œuvre de Tremblay : le côté réaliste des choses (le mauvais...) et le côté fictif, celui du rêve et du souvenir, du récit, de la littérature et de l'écriture (le bon...).

Bien que je n'établisse d'emblée aucun rapport entre la qualité littéraire des deux œuvres, la démarche de Jean-Marc dans *la Maison suspendue* fait signe à celle de Tinamer de Portanqueu, dans *l'Amélanchier* de Jacques Ferron, cette petite fille devenue écrivaine pour retrouver les sources de son monde intérieur et qui revoit et revit le bon côté des choses (celui de son père, le domaine de la fiction, de l'imagination) et le mauvais côté des choses (celui de sa mère, le domaine de la réalité, de l'école, etc.). Pour Jean-Marc aussi, le bon côté est celui de l'écriture, du récit, celui qui lui vient en droite ligne de son grand-père, Josaphat-le-violon. Conte de la chasse-galerie, inventeur intarissable du récit pouvant repousser les limites du monde et de la réalité, ce grand-père sera toutefois aussi à l'origine du malheur de la famille quand il vendra la maison, parce qu'il a décidé de mener en ville Victoire, sa sœur, son amante, et Gabriel, le fils qu'il en a eu, pour que les deux objets de ses amours coupables y mènent une «vie normale». La réalité de ce voyage est aux antipodes de «l'histoire des voyages de Gabriel à Morial», que raconte Josaphat à son fils. Du voyage qui prend source dans la «normalité», on ne revient pas, hurle Victoire :

On n'est pas dans la Chasse-Galerie, là, Josaphat, pour toute trouver beau ou ben donc pour transformer les malheurs en bonheurs, pis voyager de Morial à Duhamel en canot d'écorce conduit par le yable en parsonne quand ça fait notre affaire! On est dans la vraie vie! Pis dans la vraie vie, quand on quitte Duhamel, c'est pour toujours! (p. 86)

La maison de Duhamel est présentée au départ comme le lieu du beau<sup>2</sup>. Les actions s'y déroulent dans une rassurante uniformité, soir après soir<sup>3</sup>. Jusqu'à la rupture, qui marquera la descendance comme le péché originel.

### du bon côté des choses : le récit

À l'origine, donc, les amours incestueuses de Victoire et de son frère Josaphat-le-violon, dont un fils est né : Gabriel, mi-ange, mi-démon. Malgré les misères provoquées par une société qui réprouve leur vie, les ancêtres vivent, soir après soir, dans une paisible continuité. Artiste à sa manière, Josaphat joue du violon et invente des contes. Et chaque soir se lève la lune, immanquablement. Comme pour donner raison au naturel de la beauté que ses talents cherchent à dire. Victoire est plus terre-à-terre, mais elle se laisse gagner par l'univers de Josaphat. Jusqu'à ce que l'opprobre social interrompe le fil des lunes.

«Conteur de la chasse-galerie, inventeur intarissable du récit pouvant repousser les limites du monde et de la réalité, ce grand-père sera toutefois aussi à l'origine du malheur de la famille quand il vendra la maison.» La réalité du déménagement à la ville, dernier voyage, est «aux antipodes de «l'histoire des voyages de Gabriel à Morial», que raconte Josaphat à son fils». Photo : Yves Dubé.

Albertine et Édouard, la duchesse de Langeais, sont au cœur de cette pièce, littéralement; ils sont en effet de la génération médiane, héritière des traumatismes issus de la rupture fondamentale et de la culpabilité qu'elle a générée. Albertine sera habitée du cri ravalé d'une Victoire défaite, annihilée par son déracinement au moment même où elle portait cette enfant; Édouard, l'homosexuel travesti, né non pas du désir et du plaisir de parents incestueux sensibles à la beauté environnante comme Gabriel, mais du compromis, aura hérité lui, mais en porte-à-faux, à un deuxième degré, dirais-je, d'un certain talent de «raconteur». Il récite, joue (des rôles de composition, essentiellement), il s'est choisi un nom d'emprunt littéraire féminin, pour rire de ses élans de grandeur dans un monde qui le rabaisse et le tient pour minus, pour faire rire, pour qu'on l'accepte par une amère concession, et qu'on le laisse vivre, à la limite. Le raconteur parle et invente pour survivre dans l'illusion d'une fausse grandeur que lui concède un monde hostile, et non plus, comme celui qui aurait pu ou aurait dû être son père, pour élargir les frontières d'un monde de beauté où peut devenir naturel même le plus irréel des voyages à la ville, à chaque lever de lune.

Les personnages de la Grosse Femme et d'Édouard ont un rapport privilégié avec la littérature. La première n'avait existé jusqu'à ce jour que dans l'univers romanesque de Tremblay. *La grosse femme d'à côté est enceinte* est en fait le premier des romans de la série des «Chroniques du Plateau Mont-Royal». Dans l'œuvre de Tremblay, le personnage n'a de nom, d'ailleurs, que celui que lui a conféré ce titre. La Grosse Femme est d'à côté pour les voisines de la rue Fabre, les «belles-sœurs», et pour les membres de la famille que Tremblay cherche ici à établir pour de bon comme le centre de son œuvre, elle est aussi d'à côté» puisqu'elle n'a de lien avec eux que par son mariage avec Gabriel. La Grosse Femme aime lire, s'évader de son quotidien trop étroit par les textes, et elle seule semble apprécier, pour le récit qu'il lui en fait, la vie trouble et trépidante de son beau-frère Édouard. Dans la vie des personnages du monde de Tremblay, elle ne constitue, en fait, qu'un lien. Elle est interprète, elle intercède pour ceux qui ont de la difficulté à se faire comprendre, tel Édouard qui cherche à parler à Albertine. Elle n'a de fonction que de raconter ou de faire raconter. Elle sert en quelque sorte de catalyseur au récit. Dans *la Maison suspendue*, elle n'a pas d'autre fonction que de tempérer les affrontements verbaux, de tenter de montrer à Albertine comment interpréter,

2. J'ai noté, au passage, que le mot «beau» ou un équivalent (magnifique) est employé, par l'un ou l'autre des personnages, au moins six fois, aux pages 19 et 20 de l'édition du texte parue chez Leméac.

3. Le soir est le moment privilégié du bonheur, du récit, des confidences. À l'origine de cet ordre des choses et du monde, le «pouvoir» de Josaphat-le-violon de faire se lever la lune, sans doute...

comment «lire» et donc apprécier l'«anormalité» de son frère.

T'sais c'qu'on disait de ton oncle Josaphat... qu'y'avait le don de nous faire rêver... (p. 94)

[...]

Ben Édouard est un peu comme lui, Bartine. Ça doit être de famille... (p. 95)

[...]

Des fois, quand on a ben ri, qu'on est restés de fatigue, j'm'assis sur la chaise berçante, surtout l'été quand y fait beau pis qu'on peut rester dehors tard le soir... Y s'assit à côté de moi, sur une chaise droite ou ben donc à terre... j'mets ma main sur son bras ou sur son épaule, pis j'y dis... «Conte-moi toute, Édouard...» J'ferme les yeux... j'accote ma tête... pis j'pars... Loin de la rue Fabre, loin de vous autres, loin de nous autres... J'descends la rue Saint-Laurent, j'monte l'escalier du French Casino...

[...]

Y portent toutes des noms à coucher dehors, dans sa gang [...] y vivent dans le rêve, Bartine, c'est pas compliqué, leur vie complète se passe dans le rêve! Y se content des contes, y y croient, pis, quand quelqu'un pète leu'balounes, y s'en inventent d'autres. (p. 96-97)

[...]

Des fois, c'qu'Édouard me conte est tellement naïf, Bartine, qu'un enfant de quatre ans y croirait pas mais lui y croit! Pis c'est beau qu'y y croit! Pis le temps qu'y me le conte j'le crois moi aussi!

[...]

Les livres, ça coupe du monde, Bartine... On est tu-seul à rêver quand on lit. Pis les livres, ça se passe rarement ici... Édouard, lui, c'est comme si y vivait des affaires pour vrai, tu comprends, quelqu'un que je connais vit des affaires extraordinaires [...] (p. 97)

Oui, Édouard a le récit dans le sang, malgré les déviations de son histoire. Comme le petit Marcel qui échappe à Albertine tout comme son frère lui échappe, à son grand désespoir : «Mon propre enfant est un mélange de mon oncle Josaphat pis de mon frère Édouard [...]» (p. 98-99). C'est à cet enfant qu'est laissé le dernier mot de la pièce, et la chose n'est pas innocente. C'est dans la folie créatrice, celle qui permet de voir et de se faire entendre d'un chat fictif malgré sa «vérité historique» (le chat n'est -il pas, parce qu'il s'appelle Duplessis, déjà familier à bon nombre de Québécois?), que Tremblay situe volontiers son œuvre propre.

Josaphat réinvente la chasse-galerie, la Grosse Femme lit ou écoute les récits, Édouard raconte, et le petit Marcel (le fou d'*En pièces détachées*) s'invente des histoires. C'est à ces «sources» (littéraires) que puisera Jean-Marc qui, dans la pièce, veut, à l'image même de Michel Tremblay, écrire l'histoire de sa famille. Jean-Marc écoute donc à son tour l'appel de l'écriture : «Y faut que je me prouve que chus capable de produire autre chose que des petits cours d'université<sup>4</sup>. Que chus capable, moi aussi, de faire se lever la lune, si je veux...» (p. 102)

Le seul moment de la pièce, d'ailleurs, où Jean-Marc réussit à prendre son envol (et à quitter les sentiers de la banalité du quotidien contemporain où le confine maladroitement et malencontreusement Tremblay dans cette pièce), c'est quand il prend à sa charge le récit du plaisir jouissif de sa mère qui rit d'un plaisir qu'elle n'arrive pas à contenir quand elle trouve, dans l'eau du lac, un espace confortable et assez grand pour lui permettre de s'y laisser aller. Il ne s'agit pas que de rêve, cette fois; tout son corps participe de son bien-être. Ce corps heureux, seul le récit de Jean-Marc peut en témoigner. Comme les arbres que son souvenir d'enfant transforme, sa mère devient l'objet et le lieu d'un plaisir qui tient du merveilleux : son plaisir est récit.

Ma mère...ma mère qui avait beaucoup de difficulté à entrer dans le bain, en ville, à cause de sa grosseur pis qui disait toujours qu'è'tait obligée de se laver paroisse par paroisse... ma mère était descendue dans

4. Jean-Marc dénigre ici l'intellectuel qu'il avait choisi de devenir pour reprendre les chemins plus spontanés du récit, de la fiction, de la littérature. Il faudra un jour interroger sous l'angle de ce dénigrement la démarche pourtant intellectuelle de Tremblay dans des œuvres comme *le Vrai Monde?*, *Nelligan et la Maison suspendue*...

l'eau avec sa robe de maison... A' s'était assise sur la dernière marche de l'escalier de pierre, ce qui faisait qu'a l'avait de l'eau à peu près jusqu'aux épaules... A'se débattait un peu dans l'eau... pis a' lançait des petits cris de joie qu'a l'arrivait pas à retenir... [...] Pis tout d'un coup, a'l'a envoyé sa tête un peu plus par en arrière, pis a's'est mise à rire... Un rire d'enfant content qui découvre l'eau d'un lac pour la première fois... Le paysage s'est soulevé, j'ai vu ma mère, le quai, le lac, les montagnes s'élever dans le ciel, comme dans les contes de mon oncle Josaphat pis j'me suis dit : la vie est pas compliquée. La vie a un sens. La vie a un sens, ma mère rit! (p. 116-117)



«Albertine et Édouard, la duchesse de Langeais, sont au cœur de cette pièce, littéralement; ils sont en effet de la génération médiane, héritière des traumatismes issus de la rupture fondamentale et de la culpabilité qu'elle a générée.» Photo : Yves Dubé.

Mathieu, est certes le moins intéressant, dramatiquement parlant. Comme son père et Jean-Marc, il est malencontreusement de la génération de l'histoire à faire, du récit à entreprendre. Mais il apprendra. Jean-Marc l'y aidera (comme une nouvelle mère?).

Revoyons un peu l'arrivée de Sébastien devant la maison ancestrale de Jean-Marc. À peine arrivé, le jeune garçon s'inquiète de son Nintendo. Il apporte avec lui son monde, ses jeux de jeune citadin mais, comme il reste malgré tout un enfant, il est porteur d'un certain merveilleux. Ainsi, après s'être exclamé, perplexe, «C'est ça la maison?» au premier coup d'œil (p. 16), il s'empresse de demander à Jean-Marc : «Y'a-tu des fantômes, au moins?» — «Certainement! Y'en a trois! Un dans chaque chambre. Un qui boite, un qui est borgne, pis l'autre qui a pas de tête.» — «J'vas prendre la chambre avec celui qui a pas de tête.» (p. 17) Trois générations, trois fantômes, trois handicaps que seule l'imagination peut rendre fertiles...

Les histoires de fantômes et de couleuvres plaisent à l'enfant qui ne demande pas mieux que d'avoir peur. J'ajouterai, en ce qui concerne Sébastien, que son bref séjour à la campagne lui fait prendre conscience de la nécessité d'inventer :

Il est intéressant de voir, dans ce passage, le relais qui s'établit, dans la complicité propre au conte, entre la mère et l'enfant. Comme dans un rêve, c'est-à-dire dans le récit, la mère devient l'enfant, «un rire d'enfant content», et à nouveau l'in vraisemblable bonheur peut avoir cours. La conclusion de Jean-Marc, enfant, c'est que la vie n'est pas compliquée, qu'elle a un sens. C'est vrai surtout si on peut l'arranger, peut-être même la modifier par le souvenir qu'on se forge... Pour mieux te faire rire, maman.

#### entre l'imagination et la peur... ou les récits de l'enfance

Dans *la Maison suspendue*, un seul jeune acteur joue les trois enfants : Gabriel, Marcel et Sébastien. Le premier, on l'a vu, est fasciné par le récit de Josaphat-le-violon. Marcel, lui, est l'incarnation même du récit familial : on le tient pour fantasque ou fou. Sébastien, le fils de

SÉBASTIEN — En jouant avec mon Nintendo, j'ai eu une ben bonne idée... J'pense que j'vas m'en inventer un.

JEAN-MARC — Un quoi?

SÉBASTIEN — Un jeu vidéo, c't'affaire! Ceux que j'ai, j'les connais par cœur... Pis ceux qu'on loue sont plates... Pis j'aimerais ça en avoir un à moi tout seul... Chus tanné des princes, pis des princesses [pourquoi pas des duchesses?], pis des labyrinthes... Ça se passerait à l'école... Dans la cour d'école [pourquoi pas à l'école des Saints-Anges?]

[...]

JEAN-MARC — J'vas t'aider.

SÉBASTIEN — Non, non, j'ai pas besoin d'aide... Ben peut-être un peu pour le français, là, quand va venir le temps d'écrire le livre pour expliquer comment ça marche...

Ainsi Jean-Marc pourra faire œuvre de professeur, au seul service cette fois de la créativité. Il sera, comme sa propre mère, un relais de l'activité créatrice de «son enfant d'à côté».

### la clé de l'écriture : l'auteur

Parce qu'il est l'Auteur (en puissance) de l'œuvre (à écrire) à laquelle nous assistons (comme les voyeurs-spectateurs que nous sommes face au monde de Tremblay), Jean-Marc est le personnage qui incarne ici Michel Tremblay<sup>5</sup>, et il contient tous les autres personnages. C'est par sa démarche d'écrivain et à cause d'elle que la pièce a lieu, et c'est l'œuvre qu'il porte en lui — à cause de son passé familial qui constitue son univers intérieur — qui en fait un auteur.



À ce propos, un passage de la pièce me paraît fondamental, et il situe tout à fait bien — dans le texte, donc dans l'essentiel — l'interaction des temps et des espaces, le présent «réel» et le passé «fictif». Le voici :

VICTOIRE — J'ai peur de faire le mauvais choix, Josaphat, d'un côté comme de l'autre.  
*Jean-Marc se lève, descend les marches en frôlant sa mère.*

5. Le retour à l'enfance s'est poursuivi dans l'œuvre de Tremblay, mais sans que l'auteur prenne le relais d'un personnage écrivain. Dans *les Vues animées*, son tout dernier récit, Tremblay raconte directement l'enfance de Michel Tremblay, à travers les souvenirs des films qui ont aussi marqué son imaginaire. La démarche intellectuelle de Tremblay se poursuit donc, dans un mode différent mais suivant un même registre, celui du souvenir d'enfant.

JEAN-MARC — En tout cas c'est ici que tout va se passer, hein? À la fin de l'été, j'vais savoir si j'peux surmonter mes peurs enfantines d'un côté, pis de l'autre si chus capable de ressusciter cette maison-là...  
*Édouard se lève à son tour et descend lui aussi les marches.*

Entre l'indécision de Victoire de changer de vie ou non, de dire oui à «l'irraisonnable» ou d'acquiescer à la normalité, et les questionnements de Jean-Marc sur sa vie, il y a certes un lien profond. Mais il s'établit aussi, dans le seul contact entre les personnages qui se croisent ici : Jean-Marc, sa mère et son oncle Édouard, un entrecroisement que la littérature saura rendre fécond. Comme la Grosse Femme juste avant l'extase et le rire qui en font un personnage si unique, Jean-Marc et Édouard «descendent les marches» qui les mèneront à la création essentielle, à l'existence même. Au bas de l'escalier, Édouard se mettra à réciter «le songe d'Athalie» pour aller puiser l'eau du puits suspendu «comme parsonne est jamais allé chercher de l'eau à Duhamel!» (p. 79). Jean-Marc, lui, aura franchi le pas en affirmant vouloir «ressusciter» la maison ancestrale.

### **lorraine camerlain**

*«La grosse femme d'à côté est enceinte est en fait le premier des romans de la série des «Chroniques du Plateau Mont-Royal». Dans l'œuvre de Tremblay, le personnage n'a de nom, d'ailleurs, que celui que lui a conféré ce titre. [...] La Grosse Femme] sert en quelque sorte de catalyseur au récit.» Photo : Yves Dubé.*